

DANIEL PERROCHON

TEINTURIER

C'est un passage sans issue, vétuste mais fier, chargé d'odeurs, gagné par la rouille et la mauvaise herbe : charpentes métalliques noircies, carreaux brisés, allée de vieux béton clair et fendu. L'endroit figure un temps parallèle, un temps arrêté. Un sortilège a figé la ruelle sur le palier du vingtième siècle, comme abandonnée au dernier souffle d'une révolution industrielle



déjà épuisée, mûre pour une mutation dont le cul-de-sac fut exclu. Sur le flanc droit du passage, un atelier fumant laisse échapper les volutes d'une vapeur irréaliste. Les formes moutonnantes s'extraitent des brèches, elles se dispersent, puis se dilatent, puis se diluent sous les effets d'un soleil roi. Ce jour-là, dans la ruelle, il faisait près de 30 degrés. Dans l'atelier, un thermomètre aurait

largement dépassé les cinquante, s'il n'avait explosé. Ici se trouve la dernière teinturerie artisanale de Paris. Un réduit de trois mètres sur six où règne, dragon noiraud et poussié, la chaudière à charbon qui alimente en vapeur, *via* de petits conduits, une demi-douzaine de cuves en inox où l'eau bouillonne. Chaque matin, Daniel Perrochon coupe son bois, vide la chaudière de

ses cendres, la nettoie, la charge de coke et l'allume. Entre un chaudron de cuivre éventré et une barrique, il attend une heure que le feu prenne et que la pression monte, puis il chauffe les bains de teinture et patiente encore trois quarts d'heure jusqu'à l'ébullition. Le vrai travail peut alors commencer. Il consiste en quelques activités à la fois simples et extrêmement précises. Tous les

jours, Daniel Perrochon reçoit des échantillons colorés dont il doit imiter le ton à la perfection. Ce jeudi-là, Yves Saint Laurent faisait parvenir un rouleau de soie immaculée, probablement destinée à la doublure d'un manteau. Joint au colis, un microtissu de couleur parme faisait office d'étalon. Le teinturier ne procède pas à la légère. Il examine le coloris, pianote ses étagères à la recherche d'ingrédients, pioche dans des pots à droite et à gauche, jette quelques poignées de poudre dans une cuve bouillonnante, donne un coup d'œil soupçonneux à sa mixture, en y penchant le nez, comme s'il voulait la respirer, la juger à l'odeur, puis il remue et ajoute d'autres poudres pour rééquilibrer la vivacité du premier ton obtenu. Perrochon trempe ensuite dans la cuve un morceau de tissu, l'extrait aussitôt et le fait sécher sur un tuyau brûlant. La teinte réelle apparaît alors avec une violence d'effet spécial. violemment chauffé, l'échantillon se cristallise dans sa brutalité chromatique, comme une enveloppe charnelle dont on projette la décomposition en accéléré. Perrochon réexamine la teinte à présent figée, il procède à un nouveau saupoudrage de couleurs, avec une intuition proprement magique, une sûreté sorcière. Il baigne une autre fois sa parcelle de soie et répète ainsi les opérations jusqu'à obtenir deux coupons identiques : le sien et celui de Saint Laurent. Ensuite, tout est affaire de proportions : garder au bain la même couleur tout en multipliant les doses en fonction du volume de tissu que l'on y plonge. Un art qui ne s'improvise pas, mais dans lequel Daniel Perrochon est passé maître, lui qui déteste plus que tout avoir à refaire la totalité d'un trempage — ce qui peut encore se produire.

Une fois immergée dans sa «*barque*», la soie doit encore être tournée, à la main, à l'aide d'un bâton, selon une méthode millénaire, analogue à celle qu'emploient les Indiens, les Africains ou les Chinois. Après la teinture, le tissu est placé dans uneessoreuse, âgée d'un siècle et plus, mue par un système de sangles qui la fait ressembler à une antique batteuse. Le jus qu'elle exprime se déverse dans des rigoles tracées à même le sol, dont les parois concaves gardent les reliefs d'autres teintures, à la manière de strates géologiques successives irréllement colorées. Débarrassé de son eau, le tissu va traverser le passage pour être séché dans l'étuve qui fait face à l'atelier. Tendue par des milliers de petits picots sur des châssis coulissants, semblables aux cadres d'une ruche à miel, la soie sèche tranquillement, jusqu'à ce qu'elle ait pris sa teinte définitive. Aussitôt, on la roule, on la repasse si nécessaire et on la réexpédie à l'envoyeur.

Au moment des collections, Daniel Perrochon procède à environ vingt bains par jour, pour un total de quatre à cinq cents bains par mois. Toujours selon la même méthode, entièrement manuelle et artisanale : «*Ici, pas de chimie ni de machines automatiques*», dit-il avec une fierté retenue. Daniel Perrochon a trente-huit ans, une belle gueule de Méditerranéen sec et rieur, un physique émacié par l'âpreté du travail. Sa profession, il l'a choisie contre l'avis de son père, teinturier ici-même, qui souhaitait pour son fils une activité moins rude. Jusqu'à dix-neuf ans, l'enfant têtu fut interdit d'atelier, puis le père céda et apprit le métier à son fils. Entre-temps, le père Perrochon avait acquis l'affaire, rachetant les Établissements à la mort du fondateur, son patron.

Il eut beau rebaptiser la société MD Teintures, rien n'y fit : tout le Paris de la couture continue d'appeler l'endroit « chez Louche ». Injustice qui laisse l'héritier totalement froid : « C'est normal, l'atelier a toujours été ici, rien n'a bougé, ni les équipements ni les méthodes. On a toujours travaillé pour la haute couture, alors, pour les gens, c'est chez Louche et ça restera chez Louche. » Aujourd'hui, Daniel Perrochon travaille pour tous les professionnels de la haute couture qui lui confient aussi, et de plus en plus fréquemment, des tissus destinés au prêt-à-porter de luxe. L'essentiel des teintures concerne encore la soie (naturelle, crêpe ou satin) pour 90% du total, mais la maison teint également un peu de rayonne, de la dentelle et même quelques écheveaux. Parmi les fidèles qui tailleront leurs robes directement dans la soie teintée par l'artisan, on trouve Jean-Louis Scherrer au premier rang, mais toutes les grandes maisons de couture parisienne ont tôt ou tard fait appel à ses services et aucune n'a jamais eu à le regretter. Modeste par son allure, MD Teintures l'est aussi par son personnel et l'on a du mal à imaginer que presque toutes les soieries présentées deux fois l'an par les plus grandes griffes de la mode soient teintées par ces deux bonshommes, Daniel Perrochon et son employé, puis séchées et repassées par la femme du premier, puis transportées à travers Paris par un coursier. Ajoutez une secrétaire-comptable et vous obtenez la totalité des effectifs : cinq personnes. Cinq personnages plutôt, tous concentrés sur leur travail immédiat, pour lequel ils ne souffriraient aucune imperfection, mais en même temps dégagés de

cette responsabilité objective qu'impose leur statut d'oiseaux rares. Sans ceux-là, bien des grandes maisons de couture seraient catastrophées. Ils sont littéralement irremplaçables. Mais chez Louche, ou chez Perrochon, comme on voudra, on feint plutôt d'ignorer cela : on travaille, et bien. Le reste, l'avenir de la mode, l'extinction de la haute couture, la disparition des artisans et autres fariboles, on ne s'en fait pas tout un tracas. D'ailleurs, a-t-on vraiment le temps d'y penser ? C'est bien simple : Daniel Perrochon n'a jamais vu un défilé de sa vie, et quand il l'avoue, il y a entre ses mots autant de regret que de défi. Puis, lorsqu'on lui pose la question de savoir qui, plus tard, reprendra le flambeau des légendaires Établissements Louche, il sourit d'un air absent, avouant qu'il n'en sait rien mais qu'aucune de ses deux filles ne sera cette personne-là. Quelle que soit l'admiration que son savoir-faire suscite, on en vient à souhaiter avec lui qu'un tel destin soit épargné à ses filles. Monsieur Perrochon, confusément, avec innocence et fierté, incarne un domaine douloureux de la conscience collective de la haute couture. Il campe sur la brèche entre grandeur et servitude, éthique difficile à admettre pour tout le monde, mais surtout pour ceux qui sont du côté de la servitude. Chaque hiver, dans le passage de la rue des Entrepreneurs, avec le chaud brûlant des vapeurs bouillantes puis le froid coupant du vent qui s'engouffre par les carreaux cassés, la peau des mains de Daniel Perrochon éclate. Quand il raconte cela, il ne joue pas d'un misérabilisme facile. Avec son franc sourire, Daniel Perrochon signifie simplement que tout folklore a ses limites.